

Economie rurale de la Nouvelle Angleterre.

On ne pouvait voir nulle part ailleurs une plus grande ignorance et une plus grande négligence dans l'agriculture que dans les Etats-Unis. L'expression est peut-être forte, mais c'est la vérité. Dans le Sud et l'Ouest, les propriétaires occupaient des étendues de terre assez grandes pour qu'elles restassent mal cultivées pendant deux ou trois générations; un sol surabondant produisait d'abondantes récoltes, sans engrais artificiels et sans beaucoup de travail; quand une étendue de terre était épuisée, une autre était défrichée et cultivée jusqu'à ce qu'elle fût épuisée à son tour. Ce système de culture appauvrit tellement le pays dans quelques uns des vieux districts, que les habitans furent enfin obligés d'émigrer dans une autre partie; l'emploi de plus d'habileté et de capitaux sur les vieilles fermes étant hors de question.

Dans la Nouvelle-Angleterre, un sol moins fertile demandait toujours plus de travail; cependant on essaya peu, pendant longtemps, et c'est encore souvent le cas, de sortir de la routine ordinaire d'une culture très restreinte. Le penchant parmi la population rurale de la Nouvelle-Angleterre, à dévouer son habileté et ses capitaux à quelque branche de commerce ou de manufactures, ou à la navigation, a été presque universel. Ceux qui ont été disposés à continuer à cultiver, ont trouvé plus facile et plus analogue à leur esprit d'entreprise, de vendre, réunir leurs effets et de s'en aller à mille milles, dans un endroit plus riche, que de penser à améliorer leurs vieilles propriétés. Le changement de place ou de profession, plutôt que de mettre plus d'habileté et de capitaux, a donc été un moyen d'améliorer leur condition parmi les cultivateurs de la Nouvelle-Angleterre. De là notre population rurale s'est trouvée dispersée par tout le pays.

La routine de culture a, en général, été celle-ci:—un champ de blé-d'inde avec une bordure de patates—quelques champs de petits grains—un vieux pâturage et une vieille prairie d'herbe naturelle, et un troupeau de bêtes à cornes correspondant. La seule partie de la ferme bien cultivée, était le champ de blé-d'inde, qui était ordinairement labouré et sarclé deux ou trois fois—la plante était belle pendant toute sa croissance. On ne pensa jamais aux récoltes de racines pour les animaux. On ne se procurait aucun engrais pour la ferme, excepté celui qui était jeté par les guichets de l'étable pendant l'hiver. Les races de bêtes à cornes ou de chevaux n'étaient pas considérées, mais on les élevait et on les achetait tels qu'ils venaient. De fait, à l'exception des bœufs de trait, si les autres animaux mangeaient assez pour ne pas mourir de faim, pendant l'hiver, le cultivateur était satisfait. Dans une année d'abondance tout ce qui était récolté était consommé, et s'il y avait besoin à la fin d'un

peu de prodigalité on y avait recours. S'il y avait une grosse récolte de blé-d'inde, les diables, les cochons et les poules étaient un peu plus gras; et s'il y avait du foin de reste, le vieux foin était considéré de peu de valeur. Il aurait été difficile, dans un comté quelconque de trouver dix cultivateurs qui continuaient leurs opérations pendant deux ou trois années consécutives, ou qui avaient un système de culture ou d'économie agricole. Combien de fois encore discute-t-on la question combien il faut de mains pour cultiver une ferme, ou combien elle peut supporter d'animaux; ou combien on peut la rendre capable d'en supporter? Je ne lis pas qu'on n'a pas tenté de meilleures choses mais celui qui a fait des expériences a généralement suggéré quelque chose; et après avoir fait ses améliorations, de murs, clôtures, granges et vergers; et après avoir cultivé ses champs sans économie de travail et avec une stricte économie des engrais et une amélioration dans ses animaux et ses instrumens aratoires, et sans système, il a trouvé que ses produits n'étaient que quelques tonneaux de foin, quelques minots de blé-d'inde et de patates, et a dit avec les autres qu'il était impossible de faire quelque chose, par la culture, dans la Nouvelle-Angleterre.

Cependant je me rappelle des scènes qu'a créés notre pauvre agriculture de la Nouvelle-Angleterre, sur lesquelles mes yeux se sont reposés, avec un plaisir qu'aucune autre scène sur la terre peut faire naître—la maison de ferme, à l'ombre de deux ou trois gros ormes, et les grandes granges où le foin était entassé et les bêtes à cornes établies, les grandes portes de grange et les larges planchers, pour battre les grains, et pour abriter les animaux dans les temps pluvieux; ses grands vergers; ses un ou deux champs de blé-d'inde et ses citrouilles qui y croissaient; ses ruisseaux qui traversaient la verte prairie, au bout de laquelle il y avait une petite forêt d'arbres à l'écorce fraîche, tels que l'on en trouve nulle part ailleurs, où la famille prenait son bois de chauffage, pendant les longs hivers, dans la Nouvelle-Angleterre.

Quoique notre agriculture offrit des scènes agréables, elles ne changeaient pas son histoire. Les cultivateurs étaient généralement, endettés; quand le revenu de l'année manquait de rencontrer ses dépenses, ils donnaient des billets aux marchands pour la balance, jusqu'à ce que la dette, au bout de quelques années, s'augmentant rapidement, demandât une hypothèque qui finissait par avaler la ferme; enfin la saisie de sa propriété venait terminer l'affaire. Telle a été l'histoire de notre agriculture.

L'Agriculture a quelques désavantages dans la Nouvelle Angleterre; nos printemps tardifs et les gelées du mois de Juin—les sécheresses—et nos longs hivers.

Le dommage causé par les gelées tardives et les plus ressentit par le cultivateur dans la culture du blé-d'Inde; et contre ce

mal il faut qu'il oppose le grand avantage qu'il a dans les chaleurs de l'été, pendant les quelles la plante croît à *vue d'œil*, et les automnes tardifs. On peut entièrement surmonter l'effet des sécheresses par le labourage profond, dont a besoin notre sol. Il y a environ six ans, dans le but de faire une expérience plutôt que de recueillir du profit, je bêchai deux ou trois acres de terre, résolu de la bêcher pendant cinq ou six ans, systématiquement, mêlant environ quatre pouces du sous sol, chaque année, avec le sol de la surface. En amenant ainsi à la surface quatre pouces du sous-sol chaque année, et en le mêlant avec le sol de la surface, et en l'amenant en contact avec l'atmosphère et l'engrais, tout le sol a maintenant environ trois pieds de profondeur. Aucune sécheresse n'a encore affecté cette terre. Ce que j'avois fait avec la bêche pouvait avoir été fait avec la charrue à sous-sol, suivie par une charrue ordinaire, jusqu'à ce que le sol eût été suffisamment profond pour toutes fins. Pendant nos longs hivers, le cultivateur doit trouver les grâces que Dieu leur a accordées, le repos et l'amélioration, si non le profit.

Je n'admets pas le désavantage de notre sol, car je ne le pense pas, naturellement, inférieur au sol naturel d'Angleterre, le pays le mieux cultivé dans le monde. Notre climat n'est pas aussi favorable que celui de l'Angleterre au navet; mais le blé-d'Inde, est un don de Dieu qui nous est aussi précieux que le navet l'est à l'Angleterre. Cependant, généralement, nous réussissons dans la culture du navet.

On dit souvent que nos cultivateurs de la Nouvelle Angleterre occupent de trop grandes étendues de terre. C'est n'est pas la manière dont on devrait accuser nos cultivateurs. On devrait dire que nos cultivateurs n'emploient pas, dans la culture de leurs terres, des capitaux proportionnés à leur étendue de terre. Les capitaux, parmi les cultivateurs de la Nouvelle Angleterre, étant limités et plus divisés qu'en Angleterre, il faut que les terres soient plus petites, pour correspondre aux capitaux. Supposons que les capitaux soient en proportion des acres cultivés, la grandeur de la ferme est déterminée suivant les circonstances, tel que la nature du sol, le climat, et les sortes de récoltes dominantes. Les branches d'agriculture qui demandent une grande somme de travail manuel, demandent une plus grande division de champs d'opération. On est frappé par ce fait sur les marchés de légumes, dans le voisinage des villes; dans la culture des oignons, dans les environs de Wethersfield. Il faut une plus grande ferme où une partie est de terre à prairie, surtout si elle est inondée et fauchée par machines, une partie en blé, seigle, ou avoine, avec un sol facilement préparé pour la récolte par le labourage fait par un cheval, et une partie en blé-d'Inde, cultivée par la charrue ou le cultivateur en plus grande partie, et une petite partie en patates et en